

C'est quoi cette grande plaque de noms devant nous ?

Cette plaque, en face de la mairie, c'est le Martyrologe avec les noms des nombreux habitants de Vassieux tués en juillet 1944. Il rappelle qu'il y a 81 ans des hommes, des femmes, des enfants de Vassieux sont morts lors de l'attaque allemande contre le maquis du Vercors.

Mais, comment en est-on arrivé là ? Pourquoi l'armée allemande a-t-elle attaqué Vassieux et tués ses habitants ?

Dans le Vercors, le début de la guerre est assez calme. Le pays souffre de pénuries mais ici, la faim se fait peu sentir. Fin 1942 tout s'accélère et la pression allemande s'accroît. En février 1943, le régime de Vichy, qui collabore avec l'Allemagne, instaure le Service du Travail Obligatoire qui oblige les jeunes français à partir travailler en Allemagne. Certains refusent. Pour les accueillir et les cacher, la Résistance crée partout en France des Maquis. Dans le Vercors, le Maquis accueille 350 à 400 jeunes maquisards en pleine forêt. Pour survivre, ils sont aidés des habitants des villages du Vercors qui, se faisant, épousent leur cause et partagent leurs risques.

Pourquoi le Vercors a-t-il un rôle si particulier ?

Parce que le Vercors est vu comme une forteresse et qu'un plan stratégique y a été conçu : le plan Montagnard. Ce plan prévoit que des Alliés soient aéroportés dans le Vercors, lors du débarquement en Provence. Avec les Résistants, ces hommes doivent prendre à revers les troupes allemandes. Pour préparer le plan, les résistants repèrent des terrains d'atterrissage. Et comme Vassieux est particulièrement plat, c'est là que se trouve le terrain principal où ont eu lieu plusieurs parachutages d'armes.

Et le Plan Montagnard, il a finalement eu lieu ?

Non. Le 6 juin 1944, les Alliés débarquent en Normandie. Partout en France des hommes rejoignent les maquis. Tout le monde sent que la Libération est proche. Dans le Vercors, des centaines de jeunes sont arrivées ; les Résistants sont alors entre 3 et 4000 hommes. Et pour mieux dire leurs espoirs, la République est restaurée le 03 Juillet à Saint Martin dans le Vercors, avec la devise Liberté – Egalité – Fraternité. Le 14 juillet, un parachutage a lieu en plein jour, à Vassieux. Tout le monde imagine que la Libération est proche !

Enfin la libération du Vercors n'aura lieu qu'en Août ; que s'est-il passé entre temps ?

En fait, les Allemands s'inquiètent de cette effervescence. Ils décident donc de lancer une offensive contre le Vercors. Dès la mi-juin, ils attaquent Saint-Nizier-du-Moucherotte. A la mi-juillet, ils bombardent Vassieux, La Chapelle, puis encerclent le massif. Le 21 juillet, c'est l'assaut. Plus de 10 000 soldats allemands, entraînés et bien équipés, attaquent sur plusieurs fronts. C'est la plus grosse attaque allemande contre un maquis en Europe occidentale. Les Résistants ne parviennent pas à les repousser.

Et à Vassieux que se passe-t-il ?

Les Allemands croient à tort que Vassieux est la capitale de la Résistance. Ils veulent frapper fort et concentrent le gros de leur attaque sur Vassieux. Ils arrivent par les airs à bord de planeurs. Les combats s'engagent avec les Résistants mais le 23 juillet, les Allemands sont maîtres de la situation. Le village est détruit à 98% et on y dénombre 200 victimes dont 73 civils dont les noms figurent ici sur le martyrologe.

Dans le Vercors, il n'y a qu'à Vassieux qu'il y a eu des combats et des morts ?

Non, il y en a eu partout dans le Vercors et ses piémonts mais aussi partout dans la Drôme. Certains villages comme Vassieux ou la Chapelle ont été plus particulièrement touchés mais il n'y a pas un village du Vercors qui n'ait pas souffert de l'attaque et de l'occupation allemande. Quand les Allemands quittent le massif, à la mi-août, le Vercors compte plus de 800 morts.

Et que se passe-t-il au départ des allemands ?

D'abord des membres de la croix rouge arrivent de Die et découvrent l'ampleur des destructions et des massacres. Ils enterrent les victimes au lieu-dit de la Pouillette, au pied du village. Puis, grâce à des dons venus de Suisse, de premiers baraquements provisoires sont construits permettant dès l'automne 44 aux survivants de rentrer. Petit à petit, la vie redémarre dans les décombres et les souvenirs des souffrances endurées. Enfin, l'Etat va s'occuper de la reconstruction : c'est un chantier énorme. De nouveaux plans de village sont conçus et les travaux de reconstruction seront achevés en 1954.

Pourquoi les noms de Paris, Grenoble, Nantes, l'île de Sein et Vassieux-en-Vercors sont-ils gravés sur ces bancs devant le martyrologe ?

Parce que ces 5 communes ont été décorées de la prestigieuse Croix de la Libération. Ce sont les seules communes « Compagnon de la Libération » de France. Ces bancs rappellent symboliquement les liens indéfectibles qui unissent ces 5 communes.

C'est quoi une commune « Compagnon de la Libération » ?

L'Ordre de la Libération a été institué par le général de Gaulle en 1940 afin de récompenser les personnes ou les collectivités militaires et civiles qui se sont signalées dans l'œuvre de libération de la France et de son Empire.

C'est le deuxième ordre national français après la Légion d'honneur. Au total, 1 038 croix de la Libération ont été décernées à des personnes physiques, 18 à des unités militaires et donc 5 à des communes françaises. Ce nombre restreint donne à l'Ordre de la Libération un caractère exemplaire et fait de la croix de la Libération la distinction française la plus prestigieuse au titre de la Seconde Guerre mondiale.

Et les enfants, comment ont-ils vécu cette période ?

Certains ont été malheureusement tués ; la plus jeune victime de l'attaque allemande n'avait que 18 mois. D'autres ont été blessés. D'autres ont vu mourir sous leurs yeux, un parent, un ami, un proche et ont été marqués à jamais par la violence dont ils ont été témoins. D'autres enfin, les plus jeunes, n'ont pas de souvenir de l'attaque allemande mais ils ont grandi dans un village durablement meurtri fait des récits glaçants ou des silences oppressants de leurs proches. Tous sont des victimes des événements de Juillet 44.

Témoignage de Pierre Revol sur les dernières heures d'Arlette Blanc.

Le 27, nous sommes allés faire un tour au château, pour voir nos fermes. Tout était en ruine et il n'y avait plus personne. Autour des décombres de la maison Blanc, j'ai entendu un léger bruit, de plainte ou d'appel. Aussitôt l'abbé Gagnol me dit : « il y a quelqu'un ! »

Nous nous sommes approchés et avons découvert la petite Arlette Blanc. Nous avons essayé de la dégager mais nous n'y sommes pas parvenus car les corps de

ses parents étaient enchevêtrés autour de sa jambe. Ne pouvant la retirer à nous deux, nous lui avons donné à boire et sommes allés chercher des anciens, Charles Barnarie, Henri Chapays et Martin Berthet en renfort. Ils sont venus la nuit pour dégager Arlette et la transporter sur une brouette à travers les champs et les bois jusqu'à Saint Agnan. Malgré les médicaments, la petite fille atteinte de gangrène mourut après un calvaire de 10 jours et ses derniers mots furent : « *Je ne pensais pas que tant de souffrance étaient nécessaires pour mourir. Je vais mourir et mon papa qui n'est pas là. Je sais que je vais mourir mais où va-t-on m'enterrer ?* »

Récit de Suzanne

Je m'appelle Suzanne, j'avais presque 9 ans en juillet 1944. Un an avant, ma petite sœur Marcelle est morte d'une maladie, et en juillet 1944, mon papa a été fusillé par les soldats allemands. Maman et moi, on était là, on a tout vu. Après ça, on s'est retrouvées toutes seules.

Au début de 1946, on est revenues à Vassieux, dans notre quartier du Château. Notre ferme avait été détruite pendant la guerre, comme presque toutes les maisons. Alors, on a habité chez Madame Bonthoux, la seule maison dont le toit avait été réparé.

On était beaucoup à vivre là, chaque famille avait juste une pièce. Avec maman, on en avait une pour nous deux. C'était simple, mais on avait un lit et un coin pour se laver.

Je me souviens qu'il y avait plein de monde : des familles, des enfants, même ma grand-mère. On partageait tout. Petit à petit, les autres habitants du quartier sont revenus. On essayait de revivre, malgré tout ce qu'on avait perdu.

Récit d'Aimée

Je m'appelle Aimée, j'ai 8 ans en 1945. Avec ma sœur Marthe et nos parents, on revient vivre à Vassieux après le 21 juillet.

Je vais à l'école dans les baraquements. Je suis en classe avec Claude, Marie-Louise, et d'autres enfants d'ouvriers de la reconstruction. L'hiver, on reste dormir chez Mamie, pour ne pas faire le trajet. Le mobilier est simple, un peu comme à l'école.

Je me rappelle un peu des bals, du cinéma, des jeux avec les enfants. On voit bien que les adultes sont tristes, ils ont tous perdu quelque chose. Mais ils sont

aussi très solidaires. Même s'il y a des disputes, des choses pas dites, les gens s'aident. On veut tous vivre à nouveau ici, à Vassieux, chez nous.

Marthe, elle, part plus tard faire ses études à Die, puis à Valence. Moi, je reste encore un peu, parce que pour moi, c'est important de rester au village, là où tout a commencé.

Récit de Lucette

Je m'appelle Lucette, j'ai 10 ans en 1944. En Juillet 1946, nous repartons pour Vassieux, notre père désirant participer à la reconstruction de son village et rebâtir de ses propres mains ce que l'ennemi a détruit. Un village provisoire est construit tout à côté de nos ruines. Des baraquements de bois, une petite école, une chapelle font timidement sortir Vassieux de son ombre. La vie est plus forte que la mort. A notre retour à Vassieux, nous faisons connaissance avec notre nouvelle école, qui n'est qu'un autre baraquement en bois mal chauffé. Notre institutrice, elle aussi rescapée du Vercors, a du mal à organiser ses leçons suivant l'âge et les capacités des ses élèves, les fournitures scolaires sont réduites au minimum. Nous ne sommes pas mieux logés. Nous occupons un baraquement composé de deux pièces aux murs gris dallés de ciment. Nous y resterons pendant huit ans. Pas d'eau, à l'intérieur un modeste évier et l'obligation d'utiliser un toilette public pour tout le quartier. Dans la remise, à l'intérieur du modeste bâtiment, notre père construit très vite pour les quatre fillettes une petite chambre un peu moins triste que les deux autres pièces ce qui nous transporte de joie. Notre bonheur est fait de peu de chose.

BLANC FIRMIN
BLANC JOSEPHINE
BLANC SUZANNE
BLANC ANDRE
BLANC ANDREE
BLANC ARLETTE 12 ans
BLANC JACQUELINE 7 ans
BLANC DANIELLE 4 ans
BLANC MAURICE 18 mois
BLANC MARTINE

EMERY ADELE
CHACHAT LUCIE
BARNARIE PAUL
BARNARIE MARIUS
BARNARIE MARCEL
BARNARIE YVETTE
BARNARIE LYSIANNE 19 mois
BARNARIE LOUIS
MARTIN PAUL
MARTIN FABIENNE

MARTIN ALICE 16 ans
MARTIN PIERRE
MARTIN MARIE
CHICHILIANNE AUGUSTE
CHICHILIANNE ADELINE
FERMOND MAMERE
FERMOND ADRIENNE
FERMOND LOUISE
JOURDAN MARCELLE
BOUILLANE LOUISE

REVOL RAYMOND
REVOL PIERRE
REVOL EVELINA
REVOL SIMEON
REVOL MARIE
BONTOUX MARIE

MAGNAT GEORGES
MOTTET CHARLES
MOTTET MARTHE
BONTOUX ADRIEN

BONTOUX ADELINE
BONTOUX ANDRE
BONTOUX CHARLES
BONTOUX MARIE
BONTOUX PIERRE
BONTOUX AUGUSTA
ALLARD FIRMIN
ALLARD CHARLES
BERTHET ADELE
BERTHET FABIEN

BEGUIN FERDINAND
MOULIN MARIA
FERMOND ALFRED
FERMOND GEORGES
MORIN MARIE
BERTHET MARTIAL
GAUTHIER ELIE
GUILLET ANDRE
GARAGNON MARTIAL
FAURE LEON

DUBOURG AIME
GRIMAUD JULES
ROBERT ULYSSE
JARRAND GABRIEL
APPAIX MARIUS
LESCHE ELIE
FERLIN PAUL
PASCAL ALPHONSE
THOMAS MARIE
MORIN ANAIS

BLANC MARIE

ALLARD EUGENIE
GAUTHIER ISABELLE
GRIMAUD PAUL
GAUTHIER ARMAND
JALLIFIER PAUL

MORTS POUR LA FRANCE